

Portrait Wombat

Sihame El Amine

Sihame (à prononcer comme le nom thaïlandais originel : Siam) est une jeune femme qui a su utiliser son expérience dans le rugby féminin de haut niveau dans sa vie professionnelle. **« Ce sport m'a appris à alterner les moments de calme avec les moments d'action où il faut être déterminé à avancer, quels que soient les obstacles. »** Sihame a dû avancer **« avec force parfois peut-être ! Mais si je ne le faisais pas, je ne serais pas où je suis aujourd'hui. »**

Et c'est bien en tant que Directrice Projets & Qualité que Sihame travaille chez Deveryware actuellement. Cette PME française a, entre autres, développé une plateforme de services dédiés aux enquêtes et analyses qui associent géolocalisation, Big data et criminalistique pour fournir à la police française des outils performants de collecte et d'analyse des données. Lorsque Sihame a été nommée à ce poste il y a quatre ans, elle était la seule femme au Comité de Direction. Aujourd'hui, elle n'est plus seule **« et c'est très bien. L'entreprise a évolué en matière de parité entre les sexes »**, note-t-elle.

"Persévérez, n'abandonnez jamais."

Sihame a eu plus que sa juste part de coups durs. À 16 ans, elle a quitté sa formation sports études **« non pas à cause du niveau, ni à cause des professeurs mais par la faute des autres élèves. J'étais la seule « étrangère » là-bas bien que je sois française. Mais mon nom est différent et ma peau est plus foncée et j'avais peur pour ma propre sécurité. Un jour, ils avaient peint des croix gammées sur mon casier. »**

Elle a donc rejoint une autre école qui démarrait une section de rugby féminin et où elle pratiquait ce sport deux heures par jour. **« Je n'avais jamais joué au rugby auparavant. J'ai découvert que non seulement c'est très complet physiquement mais qu'il y a un esprit d'équipe et de solidarité que j'ai rarement rencontré ailleurs. La mêlée est vraiment symbolique : tout le monde pousse à la même fin. »**

Elle est restée deux ans, et son équipe a même remporté le championnat de France. Certaines de ses amies et anciennes coéquipières font désormais partie de l'Equipe de France. **« Mais les joueuses de rugby ne sont pas payées, elles doivent aussi avoir un travail salarié, donc à un moment donné, j'avais un choix à faire parce-que devenir une joueuse de rugby professionnelle n'allait pas me mener très loin! »** Elle a donc opté pour un Master en éducation physique dans le but de devenir professeur de sport.



« Mon frère jumeau étudiait la médecine et a dû s'occuper des patients dès la première année. Mais dans mon cours, nous n'avons pas pu nous confronter aux élèves avant notre quatrième année et c'est là que j'ai compris que je ne voulais vraiment pas enseigner à des jeunes qui ne font du sport que parce-qu'ils le doivent. J'avais toujours pensé que tout le monde était passionné par le sport, comme moi ! Quelle déception ! » Elle a tenu pendant un an et, sans se laisser décourager par son intérêt plus limité pour les mathématiques et la physique, **« j'ai décidé de devenir ingénieur. »**

Elle a postulé à la même école d'ingénieurs, UTC (Université Technologique de Compiègne), parmi les meilleures du pays, que son petit-ami d'alors, aujourd'hui devenu son mari. **"À ma grande surprise, j'ai été acceptée alors j'ai passé les vacances à rattraper mon retard en mathématiques et en physique."** Les trois années suivantes ont été consacrées non seulement à l'étude de la qualité et de la gestion de projet, mais également à l'obtention d'une qualification d'entraîneuse de rugby.

Après avoir refusé une offre d'emploi de la SNCF (**« trop lent et lourd »**), elle a vu une annonce pour un stage de six mois chez Deveryware. Elle a postulé dans l'idée de négocier un contrat de six mois à la place. **« Je suis sortie à la fin d'un entretien de quatre heures avec les directeurs et le PDG, qui se trouvait également être un joueur de rugby, avec un CDI à temps plein en tant que cheffe de projet. Je pense que nous avons passé 40% de notre temps à discuter de rugby! »** rit-elle. Elle avait 23 ans.

C'était il y a 10 ans. **« Mais certains me considèrent toujours comme « la petite jeune »,** remarque-t-elle en fronçant les sourcils. Lorsqu'elle a été promue à son poste actuel, **« mon patron m'a prévenue que cela ne serait pas facile »**. Elle a été embarrassée par certaines réactions. **« J'ai dû supporter toutes sortes de choses et vraiment gagner ma place »,** raconte-t-elle, ajoutant sans hésiter que **« si j'avais été un homme de 50 ans, ces choses ne se seraient jamais produites, donc je n'avais pas d'autre choix que de sortir les crocs ! »**. Elle estime qu'il lui a bien fallu deux ans après sa promotion pour obtenir la reconnaissance et la légitimité de ses pairs. Le directeur général a fait appel à un coach en gestion qui l'a aidée à faire face à certaines situations et elle dit aujourd'hui qu'elle est très reconnaissante envers sa hiérarchie pour son soutien indéfectible car **« sans eux, je ne serais pas arrivée là où je suis »**.

Son conseil aux jeunes femmes confrontées à des collègues masculins qui pensent clairement que la promotion d'une femme est due à la discrimination positive plutôt qu'à leurs compétences ? **« Persévérer, ne jamais abandonner »**